

01.01.2013

JOHNNY KARLITCH

01.01.2013

thriller d'anticipation

~~AUT~~CEDITION®

© Johnny Karlitch 2012 - Tous droits réservés.

1^{ère} édition 2012

ISBN 978-9953-0-2412-7

A Fadia, Fadi et Chady

*Alea jacta est,
mon cher lecteur*

01.01.2013

PROLOGUE

- Thomas! Thomas!

L'enfant se blottit un peu plus derrière l'enchevêtrement feuillu du buisson.

- Où a-t-il bien pu se cacher, ce farfadet? s'exclama la voix féminine en y ajoutant une nuance de découragement.

Thomas plissa ses paupières bridées. Il serait ainsi plus invisible, pensait-il.

Une brise caressa ses joues. Au-dessus de lui, bien loin là-haut, les chevelures d'aiguilles d'un pin se balancèrent à l'unisson. Tout autour de lui, sous les feuilles mortes et les brindilles, parmi les touffes d'herbe, un petit peuple s'agitait, courait, mangeait, se battait, et ça craquétait, froufrou-tait.

Un insecte volant fit irruption dans sa cachette, et se mit à aller et venir, à tourner autour de sa tête en bourdonnant.

- Va-t-en! Ouste! siffla-t-il entre ses lèvres fermées. Aiju va t'entendre!

Et il essaya de chasser l'importun avec sa tête et son nez.

Victoire! l'intrus dégagea. Le calme revint, mais il était étrangement silencieux. Tout le petit peuple de la terre, des arbres et de l'air avait interrompu son bavardage. Même les feuillages ne bougeaient plus, semblant attendre. Thomas retint son souffle.

- Cou... cou! fit doucement derrière son dos la voix féminine.

- Noon! lâcha Thomas en se prenant la tête entre les mains.

Il jaillit de son repaire et manifesta sa contrariété:

- Comment tu as fait?

Il gesticulait, plus étonné qu'irrité, en montrant le paysage à sa mère accroupie à côté du buisson.

- Regarde! Tu vois, là?... Il y a des buissons, et là, partout! Les rochers, là-bas... j'aurais pu être caché derrière! Dis, comment tu as fait, Aiju?

Le doux visage ovale de la mère, ponctué par un menton coquin, souriait. Elle aimait quand son garçonnet de sept ans l'appelait Aiju. En réalité, son prénom était Aiko, ce qui veut dire «enfant de l'amour» en japonais. Quand Aiko voulait chouchouter son fils, elle lui disait «Anju», c'est-à-dire «ange», dans sa langue maternelle. Un jour, tout petit, l'enfant répondit à la tendresse de sa mère en lui forgeant spontanément ce nom de «Aiju». Il avait fusionné les deux mots et créé un nouveau qui répondait phonétiquement à l'Anju qu'il était pour sa mère. Elle était Aiju, son ange à lui.

Aiko se leva et regarda en direction du soleil matinal:

- Elle me l'a dit! Je te cherchais partout et je ne te trouvais pas. Toute la nature a senti combien je voulais te revoir. Quand je lui ai demandé où tu étais, elle m'a répondu:

«Regarde bien! Je vais envoyer mes rayons sur Thomas, ils vont dessiner son ombre sur le sol, près de lui. Alors tu sauras où il se cache.» Et le pin aussi m'a répondu. Quand j'ai observé les arbres pour repérer ta cachette, j'ai remarqué que leurs feuilles tournoyaient au vent en tous sens, sauf chez le pin. Ses fines feuilles vertes étaient comme de petits doigts tournés vers le bas, qui me montraient ta cachette; l'arbre a senti ta présence et il me l'a dit.

Thomas contempla le feuillage en ombrelles au-dessus de lui. L'image de toutes ces aiguilles qui l'avaient "montré du doigt" l'enchantait, même s'il ne comprenait pas comment un arbre pouvait "sentir" sa présence.

Par contre, l'explication du soleil et de son ombre, il l'avait comprise. Cela collait avec ce qu'il lisait, et relisait, dans le beau livre richement illustré sur l'histoire des découvertes scientifiques qu'Aiko lui avait offert à son anniversaire.

Quelque chose lui démangeait l'esprit. Il demanda à sa mère:

- Tu as parlé du soleil et de la nature, et tu as dit «elle». Pour la nature, n'est-ce pas?

- Pas seulement pour la nature, le soleil aussi. Mes parents l'appelaient Amaterasu, la déesse soleil. Dans le shintoïsme, qui était la principale religion du Japon du temps de mes parents, Amaterasu est la plus honorée des divinités. On la considère aussi comme l'ancêtre des empereurs. Moi, je l'aime bien parce que c'est une femme. Tu te rappelles dans ton livre sur les civilisations anciennes, le soleil est considéré comme un homme. C'est le dieu soleil, comme Râ chez les Égyptiens, Hélios chez les Grecs, Surya pour les Hindous, ou Shamash pour les Babyloniens... Mais pour les Japonais, le soleil qui donne la lumière et la

chaleur est une femme.

- Et moi, dit le garçon de sept ans, je préfère la lune, elle ne me brûle pas et je peux la regarder en face.

Aiko contemplait, amusée, ce petit bout d'homme qui la fixait droit dans les yeux. Son Thomas trouvait toujours de drôles de façons pour lui dire qu'il l'aimait.

- Dis maman, comment elle s'appelle la déesse de la lune, au Japon?

La mère pouffa:

- C'est un dieu, Tsukuyomi, et c'est le frère d'Amaterasu.

- C'est le monde à l'envers d'où tu viens! s'exclama-t-il.

Elle éclata de rire:

- Petit Occidental effronté, cours chercher le tatami* que je t'apprenne une leçon que tu n'oublieras jamais!

- Ouaaaais! battit des mains Thomas.

Aiko, elle, était devenue une "Occidentale" en 1957, à l'âge de six ans, quand ses parents eurent rejoint la mission permanente du Japon à l'Onu, le père en tant qu'assistant du représentant japonais, la mère en tant qu'interprète.

La fillette fit l'apprentissage du français et de l'anglais, langues que parlaient couramment ses parents, et intégra une école américaine quelques mois plus tard.

Elle ne retourna pas au Japon, la famille ayant décidé de s'installer définitivement en Occident.

A onze ans, Aiko fit part à ses parents de son désir d'apprendre un art martial japonais. Ils sourirent quand elle leur

* Tatami: - Revêtement traditionnel du sol des habitations japonaises et tapis sur lequel se pratiquent les arts martiaux japonais.

précisa qu'elle ne cherchait pas à être une *onna musha* mais une *aïkidoka* qui marche sur le *chemin de la concordance des énergies**.

Aiko venait de découvrir Kazumori, un romancier japonais de littérature de jeunesse traduit en Occident, qui écrivait des récits au réalisme fantastique avec des jeunes pour héros. Dans «Nuits de fission, jours de fusion» qu'elle avait lu en dernier, un groupe d'enfants rendus orphelins par la destruction atomique d'Hiroshima, est recueilli par un vieux sensei* qui panse les blessures de leur âme en les initiant à l'aïkido. La jeune lectrice sera fortement impressionnée par le terrible combat intérieur que ces jeunes mènent pour ne pas se laisser atomiser par le désespoir et la haine. Longtemps, la jeune fille se demandera comment les habitants de Nagasaki et d'Hiroshima – et surtout les parents des orphelins – auraient dû agir pour «se protéger de manière bienveillante sans blesser l'adversaire» comme l'enseigne le vieux sensei.

Les parents d'Aiko, intimement ravis que leur fille qui parlait déjà de démocratie et de droits de l'homme s'intéresse inconsciemment à renouer un lien symbolique avec son pays natal, se mirent en quête d'un dojo*. L'aïkido ayant commencé à se diffuser en Occident depuis quelques années, cela n'était pas une tâche impossible. Il leur suffisait d'espérer que le dojo, une fois trouvé, ne serait pas situé à une distance prohibitive.

* Onna musha: femme guerrière. - Aïkidoka: pratiquant de l'art martial, aïkido, lequel se traduit par la voie (do) de la concordance (ai) des énergies (ki).

Sensei: maître. - Dojo: lieu consacré à l'enseignement d'un art martial.

La chance fut à la proportion de l'intention d'Aiko: elle suivit, une fois par semaine, des cours d'aïkido dans un dojo distant de trente kilomètres.

Quand Aiko rencontra son futur mari à l'âge de dix-neuf ans, elle arborait une ceinture noire 3^e dan. Le charme et l'érudition de Lucas Herrera, philosophe de la libre pensée et conférencier itinérant, conquièrent son cœur et son esprit d'étudiante en deuxième année de sociologie, mais elle patienta quand même deux ans avant d'accepter de défaire complètement sa ceinture.

Thomas naquit neuf mois plus tard. Peut-être garderait-il toute sa vie enfoui dans son inconscient de bébé le souvenir de cette barbe touffue et de cette chevelure abondante d'où émergeaient des ondes de chaude tendresse. Il faisait ses premiers pas lorsque son père fut foudroyé par une attaque cérébrale, les bras encore tendus pour recevoir son fils.

Après avoir fait son deuil, Aiko reprit sa formation à l'université et son entraînement d'aïkido. Elle avait décidé d'initier progressivement elle-même son fils, dès son jeune âge, à la pratique de cet art martial. Elle repensait, parfois, au destin de ces orphelins de «Nuits de fission, jours de fusion».

Maintenant, la mère et le fils déployaient le tatami en mousse synthétique sur le sol herbeux. En keikogis* blancs, ils se tenaient pieds nus sur le tapis. Aiko portait en plus sur son pantalon blanc, un autre pantalon flottant bleu foncé,

* Kimonos.

le hakama. Thomas savait qu'il en revêtirait un lui aussi, bientôt, quand il aurait un peu plus d'expérience.

Ils se saluèrent, courbant légèrement le dos, les bras le long du corps. C'était leur deuxième salut; le premier, ils l'avaient fait avant de monter sur le tatami et avec une intention destinée à toute la nature. Puis, durant une minute, ils avaient respiré profondément, calmement. Thomas aimait ce moment de concentration sur lui-même. Le tatami devenait un univers spécial au sein de l'univers où plus rien ne comptait que la voix d'Aiko et leurs mouvements à tous deux. Comme d'habitude, il serait uke (l'attaquant) et elle, tori (le défenseur). Ensuite, les rôles s'inverseraient.

Quelques oiseaux se calmèrent pour observer l'entraînement.

Le pinson s'envola à tire d'aile. Effrayé. La grande forme avait fait tournoyer son immense bec autour de sa tête et l'avait abattu sur la petite forme en poussant un cri de faucon enragé.

Le garçon de onze ans esquiva le coup. Il le sentit siffler en passant devant son visage et le reste de son corps, auquel il avait imprimé à la dernière fraction de seconde une légère rotation, et le vit s'abattre sur l'herbe en faisant jaillir des cailloux.

Le visage de son agresseur était animé... non, figé par une résolution implacable, mortelle. Thomas ne lui avait jamais vu ce masque effrayant. Il reprit sa concentration... juste à temps: il inclina le torse en arrière, les bras pendants, et l'arme de bas en haut ne put râper que la surface lisse de son casque.

Il accordait son rythme à celui de l'attaquant, et pressentit

le retour du long bâton qui vira en courbe serrée et fondit sur ses jambes. Inspiration... une rapide flexion des mollets... et il décolla sur la pointe des pieds, tournoyant sur lui-même; il atterrit sur une main, fit un roulé-boulé et se releva prestement... Expiration.

Bien ancré sur ses jambes, le cou droit dans le prolongement de sa colonne, il balançait ses hanches, et ses mains semblaient manier elles aussi un bâton.

Son adversaire exécuta avec une rapidité foudroyante des feintes à donner le vertige et à semer la panique. Lui s'était mis en apnée... et il prévint le coup réel avant que l'autre le mette à exécution.

Il se laissa choir sur le dos et tendit le bras. Le coup arrivait telle une fusée. Dans le mouvement, il agrippa le bâton, l'accompagnant dans sa trajectoire puis lui imprima brusquement une accélération supplémentaire.

Son attaquant fut déséquilibré, et lâcha son arme. Thomas se releva en un éclair, le bâton pointé à bout de bras vers la poitrine de son adversaire.

Aiko eut un grand sourire. Elle contemplait son fils qui avait grandi, il lui arrivait aux épaules. Sous ses vêtements rembourrés, elle devinait la musculature ferme et souple qui se relâchait après l'effort.

Thomas sortait de l'état de quasi-transe du guerrier pacifique, il redevenait le garçon de onze ans.

- Tu as vu, maman, tu as vu? s'écria-t-il. Je n'avais jamais senti ça! C'était merveilleux!

Aiko ne répondit pas mais il pouvait voir à son regard brillant qu'elle était fière.

Depuis quelque temps, pour les entraînements en plein air, tout le pré était devenu leur tatami. Aiko tenait à ce

que Thomas pratique les exercices le plus souvent dans des conditions qui se rapprochaient des situations réelles. Il leur arrivait parfois, quand ils étaient en ville, de garer la voiture dans une ruelle peu fréquentée. Ils se faisaient face, debout sur l'asphalte, tous deux en jeans, et s'expédiaient trois, quatre mouvements, vite dit vite fait, puis remontaient en voiture, dignement, avant l'immanquable attroupement des curieux hilares.

- Ouille! fit Thomas. Je vais avoir un bleu...

Il se palpait la cuisse, là où le rembourrage était moins fourni qu'aux hanches et aux articulations.

Ce coup, il l'avait vu venir, il savait qu'il ne pourrait pas l'éviter. Aiko aussi sut qu'il allait lui faire mal, mais elle ne ralentit pas son mouvement ni le dévia. Thomas l'aurait senti. Son subconscient aurait affiché en lettres de lumière colorée: «C'est du jeu! C'est du jeu!» et l'entraînement serait tombé à l'eau. Elle adorait son dojo, où elle retrouvait régulièrement depuis des années son sensei et ses partenaires, où elle faisait ses gammes avec application et conviction. Cependant, elle se doutait que nombre de ces aikidokas, même ceux possédant une ceinture noire, qui apparaissaient invincibles sur le tatami aseptisé dans l'enceinte sereine du dojo, ne tiendraient pas longtemps face aux coups sournois et vicieux d'une agression de rue.

- Tu m'as fait peur, tu avais un masque de tueur! se plaignait Thomas.

- Ce n'était qu'un masque. Ne l'oublie pas: ceux qui t'attaqueront, qui te voudront du mal, avec leurs yeux terribles, leur bouche hurlante, rappelle-toi que c'est un masque. Combats avec compassion, acharne-toi à faire envoler ce masque sans les haïr, sans les humilier.

01.01.2013

- Si je rencontre un masque qui n'en est plus un?
«Une âme pervertie! pensa Aiko. Qui extermine une ville entière avec une bombe atomique! Alors, mon doux Thomas, que Dieu et sa fille Amaterasu te viennent en aide!»

CHAPITRE 1

Il savait qu'à l'autre bout de la transmission, celui qu'on appelait le Visage, attendait. Ici, dans le labo III, le silence, parcouru de grésillements, s'était hypertrophié aux proportions d'un abîme.

Intimidé, comme chaque fois qu'il contactait le Visage pour lui rendre compte de l'évolution de sa mission, il s'appêtait à parler sans trop balbutier. Du moins, l'espérait-il.

- L'opération s'est déroulée en douceur, il ne soupçonne rien, dit-il. Je suis confiant pour la suite...

Il lissait du majeur sa fine moustache. Un tic, mais aussi pour se donner de la contenance.

Quelques secondes passèrent dans une infinité silencieuse, et il comprit qu'il se leurrait de s'attendre à ce que le Visage lui demande les raisons de son optimisme.

- Je... à l'issue de l'opération, j'ai senti qu'il avait baissé la garde. Il m'a parlé sans la tension du début et il m'a paru avoir une attitude plus conciliante, presque amicale...

Soudain, il eut mal à la nuque, tant il était tendu, la tête

relevée, à l'affût du moindre tic de son inquiétant interlocuteur.

- Je suis sur la bonne voie, continua-t-il en se forçant à respirer calmement. Les paramètres préliminaires semblent être bons, je vais les ajuster au fur et à mesure...

- Faites ce que vous devez faire, le coupa le Visage. Mais ne vous précipitez pas! Laissez passer quelque temps avant d'effectuer vos derniers... ajustements.

L'approbation implicite le soulagea. Il redressa le buste comme au garde-à-vous.

- Je comprends, j'attendrai un signe de votre part.

Le Visage resta muet. L'homme se sentait aspiré par l'abîme qui s'ouvrait au bord du regard de son impitoyable chef. Il attendait que ce dernier le congédie, on ne prenait pas l'initiative d'interrompre la communication quand le Visage vous parlait.

- Je suis sûr que vous réussirez!

Le Visage s'évanouit.

L'homme n'aima pas du tout la menace qui avait transparu dans ces dernières paroles. Il s'assit très précautionneusement sur un siège comme si ce dernier était hérissé de clous.

Une fine rigole de sueur ourlait le haut de sa moustache.

*
* *
*

Le Visage ne disait rien; c'en était plus effrayant.

Il bredouilla:

- Aucune de nos autres interventions ne laissait présager

une telle, euh, réaction secondaire!

Son oreille ne reçut que l'écho de sa voix se répercutant dans l'abîme, de l'autre côté de l'écran.

Il poursuivit, la bouche sèche:

- Je n'y comprends rien... j'en suis à mon troisième paramétrage, et le sujet répond toujours négativement! J'ai failli le convoquer une seconde fois... Evidemment je n'en ai rien fait! Je ne voulais pas risquer de dévoiler notre couverture.

Nulle réaction du Visage. Il était préférable, et plus sûr, de continuer à parler:

- Nous le harcelons sur les sites qu'il fréquente le plus. Mais jusqu'à présent nos injonctions le laissent de marbre. Nous avons la preuve qu'il les perçoit, nous ne cessons pas de le monitorer. Mais... rien!

Il se hâta de rectifier:

- Je reste confiant! Mon prochain paramétrage va prendre en considération un élément que j'avais... laissé de côté, je l'avoue. Parfois, certaines configurations génétiques débordent des typologies connues. Cela semble être le cas de notre ami, j'ai l'impression qu'il est l'exception qui...

Le Visage gronda:

- Révisez votre approche, sinon vous ferez les frais de *mon* paramétrage!

La communication fut tranchée net.

*
* *
*

- Monsieur... euh... je crains que nous ne soyons tombés

sur une exception irréductible. Cette personne semble être réfractaire aux mani...

Le Visage tonnait:

- Taisez-vous! Tous les humains sont asservis au même cocktail de stimulus, tous, lui comme les autres! Personne n'est irréductible, personne ne peut rester réfractaire si on sait presser les bons boutons!

L'homme appuya le doigt contre sa fine moustache pour réprimer le tremblement nerveux de sa lèvre.

- Je vais confier la direction des opérations à Fausta. Vous avez intérêt à coordonner à fond avec elle! ordonna le Visage.

- Ou... oui Monsieur!

Une crépitation sinistre... ses mots s'écrasèrent contre une porte blindée qui s'était refermée sur l'abîme.

01.01.2013

CHAPITRE 2

14 décembre 2012

- Notre corps est le moyen par excellence d'affirmer que nous existons. J'ai un corps, donc j'existe. Je devrais dire: J'ai *ce corps*, dit-elle, en appuyant sur les derniers mots.

J'étais en train de la frôler, la main droite levée, aéroportant mon whisky à juste distance des personnes élégantes, entremêlées pour l'inauguration de cette exposition de sculptures électroniques.

Sa déclaration provocante avait attisé ma curiosité. Je la lorgnai sans en avoir l'air, mon regard dirigé vers le sol comme si je cherchais à éviter d'écraser des pieds vernis.

Elle avait des fesses aguichantes, moulées dans un pantalon serré en peau de serpent qui peinait à lui recouvrir le bas du sacrum. Orné d'un étincelant piercing en larme de rubis.

- Une artiste post-moderniste que j'admire, Svetlana Vitalese, a déclaré que "notre corps était une extension de la mode", poursuivit-elle. Vous n'êtes pas de cet avis?

Une impulsion irrésistible me força les lèvres, me chuchotant de ne pas rater cette perche si inopinément tendue.

- Pour ma part, je pense que la mode est en elle-même une extension de l'évolution, lançai-je.

Elle se retourna avec une lenteur moins calculée que majestueuse, sa coupe de champagne pétillant à hauteur d'un boléro en soie entrouvert sur un haut en mailles dorées.

Je détachai avec peine et avec une nanoseconde d'inertie mon regard des seins opulents qui se silhouettaient au travers du haut doré. Quand il eut atteint le sien, une lueur – de triomphe, d'intérêt? – vibrait déjà dans ses yeux cyan.

- Seriez-vous un néo-darwiniste?

Elle avait comme moi fait fi de l'étiquette de l'interaction humaine; je me sentis ainsi libéré des contraintes de la bienséance vis-à-vis de la petite cour mâle agglutinée autour d'elle, que je sentais me jaugeant.

- Autant qu'un post-teilharden peut l'être, répondis-je, alors qu'elle lapait d'une langue à l'apex fourchu une goutte de champagne, en me maintenant sous le faisceau bleu de son regard.

Je crus percevoir un ricanement provenant de la troupe mais je ne cherchai pas à m'en assurer.

Avec un sourire grave, elle me dit:

- Devrais-je en déduire que vous éprouvez un attachement... moral à votre corps?

- Bien plus! répondis-je, en essayant de ne pas attraper une crampe dans le lac verdoyant de ses yeux. Pour moi, un corps, le mien, *le vôtre*, est sacré.

Ses sourcils s'arquèrent imperceptiblement:

- Je vois se profiler un temple dans votre vision du corps.
- Si vous affinez votre vision, vous distinguerez plutôt un vaisseau.

Je portai enfin mon whisky à mes lèvres.

- Un sacré vaisseau! ajoutai-je, avant d'avaler une rasade et de me réchauffer à la vue de son regard qui me parut fugacement complice.

Elle me fit un sourire radieux:

- Une jolie boutade, que je perçois comme un compliment. Vous êtes un... vous êtes flatteur, c'est dangereux pour une femme, monsieur...

- Thomas Herrera. Rentier et dilettante polyvalent, crus-je bon de préciser.

- Ah!

Elle rétorqua suavement:

- J'aurais cru que vous étiez dans l'aéronautique!

Je lâchai prise avec un rire sincère.

Elle me tendit la main:

- Tina, pour les amis. Essayiste en transhumanisme.

Ce coup-ci, la loi de symétrie des réparties forçait mes neurones à répliquer adéquatement. J'eus à peine le temps de sortir un «Ah!» qu'un gong retentit:

- Tiiiina!

Une cymbale démonstrative cliquetant de tous côtés sur hauts talons démesurés se précipitait sur Tina et l'embrassa goulûment.

Je levai mon verre à l'adresse de la bande des courtisans astiqués qui feignaient toujours de m'ignorer et repris ma déambulation.

La sculpture tubulaire humanoïde crépitait en face de moi. Longiligne, translucide, elle était parcourue d'un flux lumineux multicolore qui déchargeait des flashes violets de faible intensité aux multiples embranchements de ses tubulures en plexiver thermoplastique. De hauteur humaine, elle semblait vivante, animée à la fois par la circulation incessante de sa sève de lumière et le perceptible mouvement aléatoire des tubulures, qui se ramollissaient ou durcissaient selon qu'elles étaient parcourues par une lumière jaune, orange, rouge ou bleue, indigo, violette. J'étais captivé.

Une voix s'immisça dans ma contemplation:

- Je trouve que cette œuvre est très représentative des productions de l'art contemporain qui interpellent le spectateur. Elles le chassent hors de sa bulle contemplative pour en faire un participant, un acteur invité à entrer dans une relation impliquant sa cognition et son affect.

Je ne sus pas pourquoi mais je tins à prolonger cette suspension hors du temps et de l'espace où m'avait transporté l'intervention, un tantinet académique, de cette voix aux intonations caressantes.

Mon regard ne dévia pas de la sculpture électronique.

La voix reprit sa berceuse envoûtante:

- Avec sa silhouette vaguement humanoïde, ce squelette de silicate malléable au pouls photonique préfigure une créature d'un futur post-humain qui s'annonce plus proche que prévu. Est-ce que nous devons nous en inquiéter? Pouvons-nous infléchir cette trajectoire vers un paradigme... (la voix chercha le mot) parahumain, que semble être condamnée à suivre notre civilisation?

Le charme était rompu; je décelai une sourde angoisse dans ses propos.

Je tournai enfin la tête pour déchiffrer mon interlocutrice, qui émit aussitôt un rire cristallin à l'euphorie communicative.

- Je suis désolée, s'écria-t-elle entre deux sonorités gaies.

Mon interlocutrice porta une main gracieuse aux doigts entrouverts entre ses lèvres.

- Je suis vraiment désolée, répéta-t-elle, je regrette de vous avoir ahuri par mon bavardage.

Et elle rit de plus belle; cette fois, ses doigts essayaient de masquer l'hilarité de son visage.

Ahuri, je l'étais. Non à cause de ses propos mais sous l'effet de sa féminité juvénile, outrancièrement délicate.

Fagotée d'une espèce de parka bariolé suspendu jusqu'à mi-cuisses, d'où, après une bande de chair nue, descendaient deux jambières en coton engouffrées dans des bottines à lacets, avec sa chevelure de jais à la frange tombante cascadant sur son œil droit, la toison bouclée de ses sourcils, l'ourlet joufflu de ses lèvres, la triangularité ronde de sa mâchoire, le grain de beauté en mouche sombre sous sa pommette gauche, le velours de sa voix, le frou-frou fou de son rire, elle me paraissait être...

Elle était, tout simplement.

Face à l'intense irradiation de mon regard, elle se calma.

Avait-elle dégluti imperceptiblement? Ses joues avaient-elles rosé furtivement? Allai-je rester planté à la dévisager?

Elle se pinça des dents la lèvre inférieure et se tourna vers la sculpture électronique. Des reflets de violet à rouge vinrent exploser sur la peau opaline de son visage. Dans ses yeux perlèrent des constellations irisées lointaines.

Son regard vint à ma rencontre:

- Si on se promenait... dehors?

Encore une fois, je ne sus pas pourquoi mais je me gardai bien de ne pas percer la grande bulle de savon dans laquelle je flottais, avec elle.

D'un geste de la main, je l'invitai et elle passa devant moi. Malgré le parka, on devinait sa cambrure câline. Je la suivis.

- J'ai senti une appréhension dans votre voix quand vous commentiez la sculpture, dis-je.

Ma partenaire levait la tête vers les étoiles en marchant. Elle semblait chercher des yeux quelque chose. A mon tour, je levai la tête et ne vis que les lumières d'une navette spatiale commerciale dans son vol plané de retour; elle venait de quitter sa trajectoire orbitale. Mais la direction de mon regard n'était pas la bonne.

- Regardez, dit-elle, en pointant du doigt une zone précise du ciel piqueté de milliers de points brillants. Vous voyez cette constellation qui a la forme d'un archer bandant son arc? C'est le Sagittaire. Il indique le centre de notre galaxie, la Voie lactée. Aux environs du 21 décembre, la terre et le soleil seront alignés sur ce centre. Cela se produit deux fois l'an, tous les ans. Rien de particulier; à chaque instant, le soleil et la terre s'alignent avec un ou plusieurs astres. Seulement, cette conjonction en décembre va coïncider avec la date mythique du calendrier maya: le 21 décembre 2012!

Je l'observai silencieusement, attendant la suite. Allait-elle vaticiner?

Elle claqua des mains:

- Badaboum! ce sera la fin du monde!

Des étoiles se gaussaient dans ses yeux intelligents.

Cela me rassura, en partie. Elle n'avait toujours pas répondu à ma question. Je voulus en avoir le cœur net:

- Les peurs millénaristes sont toujours tapies dans notre subconscient, et la première venue des prédictions apocalyptiques suffit généralement à les réactiver.

- Tout à fait! Nous éprouvons un besoin compulsif de catastrophisme, de sensationnalisme. C'est le syndrome de la manchette qui va titiller notre quotidien, alimenter nos papotages numériques sur les chat rooms... Nous nous posons des questions pseudo-métaphysiques et puis nous irons puiser des réponses dans les livres d'or des superstitions.

Prononcée sur un ton posé, cette tirade en avait plus d'impact.

Nous continuions à nous promener dans la rue en impasse qui longeait l'une des façades latérales de la galerie. De part et d'autre de la chaussée, des dizaines de voitures garées en rangs serrés, certaines en double file; le parking était débordé. Un signe évident de l'intérêt pour un art post-moderne en symbiose avec la haute technologie du 21^e siècle.

- Je suis à cent pour cent d'accord avec vous. Mais, dites-moi, pourquoi vous avez évoqué le 21 décembre 2012?

Elle s'arrêta.

- Les médias, les films, les livres et d'innombrables sites internet en ont fait une date de cristallisation des peurs, dit-elle en ébauchant un léger sourire qui atténuait la soudaine gravité de son regard. La plupart de ceux qui se sont laissés emporter dans ce flot de fictions extravagantes s'attendent, comme en l'an 2000, à voir la planète basculer de 180°, confondant inversion des pôles géographiques avec inversion des pôles magnétiques, qui est un phénomène naturel et récurrent. D'autres s'angoissent à l'idée d'être percutés ce

jour-là par un météorite géant ou une planète improbable... C'est déconcertant toute cette fixation sur une prédiction infondée au lieu de s'intéresser à une prévision scientifiquement établie! Comme le fait que des astronomes ont positivement annoncé une collision possible avec un astéroïde, mais prévue pour... 2036!

Je l'écoutais, à la fois captivé par l'intensité de son éloquence et la gesticulation expressive de ses mains. Ce survol des épouvantails bourrés de paille superstitieuse qui envahissaient de plus en plus notre champ de connaissance, piquait mon intérêt pour le sujet. Et puisque, pour bien rigoler, il faut être au moins deux, j'enjambai la clôture:

- Vous oubliez les scénarios à la sauce New Age tel le débarquement d'extraterrestres hyperévolués qui nous coloniseraient pour notre bien ou emporteraient juste les "élus" vers leur réserve édénique!

Elle sourit:

- Et vous, les scénarios du type "tribu primitive mais sage" comme les prédictions des Hopis amérindiens sur l'imminence du troisième Grand changement et ce qu'ils appellent la «purification» lorsque l'étoile Blue Star apparaîtra!

- Diantre! en effet, mais ce n'est rien comparé à la troisième partie du secret de Fatima, qui n'a toujours pas été révélée d'après certains, et qui cacherait des "horreurs"!

Nous étions lancés, la nuit étoilée paraissait beaucoup s'amuser d'après la multitude de clins d'œil qui l'animaient.

- Troisième secret! Vous me faites rire avec votre petit secret de troisième catégorie! Ce n'est absolument rien comparé aux 7000 ans du calendrier juif qui s'est clôturé en 2011, avec les "conséquences" que vous savez!

Je le lui concédai:

- Vous avez raison! Des épouilleurs littéraux des textes bibliques avaient proclamé le 21 octobre 2011 date de la Fin du monde! J'en tremble encore...

- Ne vous réjouissez pas trop vite, ils l'ont sûrement reportée pour ce mois, le 21 décembre!

- Que le grand Cric me croque! Qu'est-ce qu'on va faire alors?

- Ah! homme de peu de foi! Mais on va attendre que les intraterrestres éclairés surgissent de leurs villes souterraines puisque, comme tout le monde le sait, notre planète est une terre creuse avec un soleil central.

Je respirai de soulagement... Et ouvris grands les yeux:

- Attendez! il y a seulement l'antéchrist, vous savez, celui qui prend divers visages selon les époques: Néron, l'Inquisition et ses papes, Napoléon, Hitler, Staline, Aleister Crowley, Charles Manson...

- Et dernièrement, renchérit-elle, Bill Gates et Steve Jobs, puis le WWW, puis George W. Bush, et même Obama qualifié d'antéchrist par un candidat concurrent à la présidentielle.

- Vous savez tout! Et je repose ma question: Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire?

Elle chassa de la main une mouche imaginaire:

- Bof! on va parier sur l'Armageddon, bien sûr, la suprême bataille du perpétuel dualisme: à ma gauche les bons, à ma droite les méchants! En fait, il y a toujours un petit armageddon quelque part entre deux camps, deux idéologies, deux religions, deux races...

On se marrait bien. Je la regardais avec l'impression de la connaître depuis l'aube des temps.

- Vous avez cru déceler une “appréhension” dans ma voix, m’avez-vous dit? En effet, mais pour une tout autre raison.

Cette femme savait ménager ses effets.

- Le 21 décembre m’effraie pour une raison qui est totalement inconnue de tous.

Je clignai des paupières. Elle était soudain sérieuse, et grave. Ce n’était plus du jeu. Y avait-il donc quelque chose qui m’ait échappé depuis la création du monde?

- Cette date, continua-t-elle, va inaugurer une machination occulte qui aura des répercussions radicales à l’échelle, non pas de notre planète, mais du genre humain!

Je dévorai son beau visage triangulaire, sûr de vivre les derniers instants d’une illusion amoureuse avant la chute vers la triste réalité de sa psychose, comme semblait me le suggérer la véhémence voilée de ses propos.

Elle me serra la main. Son étau était chaleureux; je ne crus pas justifié de me sentir agressé. Peut-être son apparent égarement n’était-il que douce lubie. Je m’accrochai avec obstination à mon impression première; cette femme était trop charmante pour que je me résolve à perdre la possibilité d’une relation stimulante.

- Monsieur Thomas, prenez garde à vous!

Mes yeux s’écaraillèrent mais de l’intérieur: elle me connaissait et m’adjurait d’être sur mes gardes!

- M. Thomas, j’ai lu quelques-uns de vos écrits. *Le transformisme culturel et la stase génétique* m’a beaucoup intéressée, mais j’ai été particulièrement stimulée par votre *Compte-rendu prosaïque de l’extraordinaire*. Ce bilan des enjeux inouïs des nouvelles technologies est rédigé dans une prose claire et pleine d’humour. J’ai vraiment beaucoup aimé.

- Je vous en prie, appelez-moi Thomas, trouvai-je à dire.

Juste au moment où je considérais que nos doigts devaient maintenant inmanquablement s'entrecroiser, ses mains abandonnèrent la mienne. Son regard balaya furtivement le coin de la rue.

- C'est parfait, M. Thomas, dit-elle d'un ton enjoué. Je vous remercie de m'avoir accordé cette interview. Et j'attends avec impatience de découvrir votre nouvel ouvrage.

- Tout le plaisir était pour moi, fis-je, entrant dans son jeu au quart de tour.

J'étais quelque peu décontenancé, mais une impulsion subite me commandait de me laisser faire.

Nous nous serrâmes les mains une dernière fois et elle s'en alla.

Je la regardais s'éloigner. Trois hommes étaient debout au coin de la rue. Un moteur de voiture démarra derrière moi. Le véhicule se mit à manœuvrer pour se dégager. C'était l'un de ces rares engins autoguidés par GPS et senseurs à laser. L'un des trois hommes devait l'avoir actionné.

Je me dirigeai vers la sortie de la rue. Une moto de grosse cylindrée conduite par un parka multicolore passa au ralenti dans l'artère principale. Je me morigénaï: «Je ne lui ai même pas demandé son nom!»

Arrivé au niveau du trio, je les reconnus: ils faisaient partie de la cour d'admirateurs de la belle Tina. Je saluai d'un hochement de tête et empruntai le trottoir qui bordait l'entrée de la galerie.

Au loin, un monorail à suspension magnétique trouait la nuit de ses feux et de son chuintement sourd.

- Combien de femmes avant moi vous ont dit qu'elles n'étaient pas insensibles au charme de vos yeux bridés?

Un frisson coula le long de mes vertèbres. Je me retournai.

Tina me couvait de ses yeux étincelants. Derrière son haut de mailles, deux éminences charnues semblaient appuyer sa déclaration impériale.

- Avec un tel impact, très très peu, fis-je.

- Un jour, je l'espère, nous irons faire un tour à bord de votre vaisseau.

Avec un sourire flamboyant, elle prit congé sans attendre ma réponse, se dirigeant vers la voiture à GPS entourée des trois laquais en livrée.

Son piercing clignotait.

Je me détachai à grand-peine de l'emprise et continuai en direction de mon véhicule.

01.01.2013

La nuit était chaude en ce milieu de décembre 2012.

Voilà plus d'un an que le soleil était entré dans son vingt-quatrième cycle de taches, un cycle à l'activité faible mais qui, bizarrement, n'avait pas influé sur son intensité lumineuse ni sur la puissance de ses vents et de ses orages magnétiques qui soufflent le bon et le mauvais temps sur notre planète.

Résultat: un hiver chaotique brassant chaleur et pluie, des cyclones, séismes et inondations aux quatre coins de la terre, et des pannes très brèves mais assez perturbantes des réseaux électriques et satellitaires!

Corollaire: la terre s'était mise à vivre au rythme du compte à rebours qui la rapprochait du fatidique 21 décembre.

01.01.2013

CHAPITRE 3

Je quittai la mégapole, prenant la direction de la montagne. Mon fief. Au sein d'un silence serein, dans l'écrin d'une végétation pacifique, à 900 m d'altitude.

Au bout d'un chemin de terre battue et de pierraille, je garai ma Leo 20.7 hybride et restai dans le silence de la nuit et de mes phares éteints à savourer l'instant des retrouvailles.

J'étais chez moi. Sur une planète surpeuplée de plus de sept milliards d'êtres en conserve, j'avais le luxe de m'offrir une retraite de solitaire comblé.

Oscar accourut et miaula au bas de la portière. Le bonheur, quoi! Être accueilli par mon ami, un chat, un être vivant qui m'avait lui-même adopté!

Quand j'eus acheté cette maison en pierre taillée, Oscar était déjà l'un de ces indigènes libres qui avaient le ciel, l'air et la pitance du petit gibier et des rares poubelles comme univers. Quelques jours après mon aménagement, il vint rôder aux alentours, m'observant à distance.

La troisième ou quatrième fois que je le vis, je me décidai à lui faire preuve de mes bonnes intentions.

Je déposai de la nourriture dans un récipient, et me retirai. L'observant par la raie de la porte entrouverte.

Il ne se fit pas prier pour agréer mon offrande.

Les trois fois suivantes, je restai debout à quelques mètres, feignant de regarder ailleurs, et il vint à chaque fois manger son dû.

La quatrième, je restai accroupi près du récipient. Il s'approcha, prudemment... et mangea. Je le regardai du coin de l'œil, avec un sourire intérieur.

Quand mon doigt lui caressa légèrement le poil de la nuque, il eut un infime mouvement de recul, et continua à dévorer son plat. Il avait choisi de me faire confiance.

De ma terrasse donnant sur un petit jardin, j'avais vue sur la mégapole étalant son urbanisation tentaculaire, à cinquante kilomètres en contrebas.

Dans cette nuit paradoxalement dégagée de la sempiternelle brume de pollution, elle brillait des mille feux de ses milliers de gratte-ciel et ses centaines d'autoroutes luisantes, au point que l'on avait l'impression de pouvoir ressentir la décharge de la myriade des pulsations humaines qui l'habitaient, derrière ses murs de verre, de béton et d'acier.

Emmitoufflé dans mon anorak et mon bonnet, je faisais les cent pas, repensant à mes deux récentes rencontres.

Allais-je revoir ma mystérieuse "journaliste"? En ayant prétendu m'avoir interviewé comme si elle cherchait à donner le change à d'éventuels soupçons de la part des trois fagotés de luxe, de quoi avait-elle voulu me prévenir?

Je n'oubliai pas non plus que c'étaient les propres accom-

pagnateurs de Tina qui avaient causé le trouble apparent de ma prévenante compagne d'un moment. Quelle sorte de lien les reliait donc toutes deux?

Et puis, comment devrais-je interpréter l'intérêt inattendu manifesté à mon égard par la troublante Tina?

Sur ce plan, je l'avais bien cherché! Quoi de plus normal que d'avoir été harponné par son magnétisme sensuel! Mais j'avais été bien loin de m'attendre à ce qu'elle me relance aussi cavalièrement, après notre premier aparté!

J'avais un certain charme mais j'étais loin d'être un tombeur. Peut-être m'avait-elle, elle aussi, reconnu sans l'avouer. Elle devait avoir repéré ma tronche semi-exotique soit dans une émission culturelle ou dans un magazine littéraire auxquels ne pouvait que s'intéresser une femme aussi brillante qu'elle.

Je décidai de rentrer m'installer dans mon fauteuil devant un bon film de ma collection de DVD; j'optai pour un Woody Allen tiré au hasard, *Stardust memories*. Rien de tel que ses réflexions métaphysiques et existentielles axées sur les affres et déboires du sentiment amoureux pour me décompresser à fond!

Je me marrais déjà lorsque mon téléphone fixe sonna. Très peu de personnes connaissaient ce numéro. Trois exactement: Melvina, ma cuisinière; Jeff, mon technicien en informatique-bricoleur polyvalent et assistant personnel occasionnel, et Bernardin, mon éditeur.

- Allô, M. Thomas? fit une voix d'homme plutôt jeune.
- En effet, dis-je agacé. Et vous êtes?
- Je suis désolé pour ce dérangement inopportun en plein soir, M. Thomas. J'ai essayé de vous atteindre sur votre mobile...

Là, il avait raison, le petit importun; mon appareil était resté en mode silence et je n'avais pas encore consulté le journal des appels... Où l'avais-je déposé?

- ... et en désespoir de cause, M. Bernardin m'a passé le numéro de votre domicile...

Ah, Bernardin, lui! «Ça y est, pensai-je, il est dans ma voiture...»

L'autre continuait:

- ... il vous attend donc, demain à 10h, dans son bureau pour vous remettre des documents inédits et importants pour l'élaboration de votre nouvel ouvrage.

- Ah bon, c'est inattendu! Demain à 10h, vous avez dit? Dehors, une averse s'invita sans préambule. «Parfait, pensai-je, je vais être trempé!»

- ... encore une fois, désolé. Au revoir, monsieur.

- Je vous en prie, au revoir.

Je raccrochai et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Quel climat versatile! En route, rien ne laissait prévoir cette brusque décharge de la part de nuages apparemment disparates.

Bon, il me fallait récupérer mon mobile; d'autres tentatives d'appel m'y attendaient peut-être.

J'accourus vers ma Leo garée à quelques mètres. Et faillis rebrousser chemin à cause des flaques énormes qui s'étaient engrossées en quelques secondes: je portais mes pantoufles!

Pestant contre ma bêtise, je continuai. Oscar était posté près de l'arrière du véhicule, le dos arqué, la queue basse. Malgré la pluie, ses poils étaient hérissés.

- Qu'y a-t-il Oscar? lui criai-je en ouvrant la portière et en m'engouffrant à l'abri de la pluie. C'est un rat ou ton

ennemi juré? Celui qui vient chasser sur tes terres! Fichtre, il pleure dru, le ciel!

J'eus un raté: un mouvement dans le rétroviseur venait d'alerter mon champ visuel.

- Hé! m'exclamai-je par pur réflexe de frayeur.

Je tordis mon buste vers l'arrière. Une ombre s'éclipsait dans les fourrés qui bordaient mon chemin de terre.

Je fixais le rideau de buissons qui l'avait escamotée à ma vue lorsque je serrai fortement mes paupières sous l'effet d'une décharge fulgurante qui déploya des ondes de douleur dans une moitié de mon crâne.

Encore un accès surprise de cette satanée migraine! Je respirai calmement et la crise s'estompa après quelques secondes. Une céphalée atypique, m'avait dit mon neurologue; une affection voisine de la migraine par ses symptômes mais différente par sa soudaineté et sa brièveté. J'avais appris à m'y adapter.

Je rouvris les yeux sur le buisson. Qui pouvait-ce bien être? Un cambrioleur en quête d'un casse? Chez moi, il ne ferait pas le coup du siècle; pas d'argent ni d'objets précieux facilement transportables. Mais ça, il ne le savait pas. C'était peut-être le caractère parsemé des demeures dans cette zone qui l'avait tenté. Ou visait-il ma voiture? Mais il n'avait aucune chance de la forcer avec son système de sécurité qui paralysait le moteur.

D'un autre côté, cela pouvait être un simple vagabond. Singulièrement timide.

Ou bien un curieux, malintentionné. Venu espionner... Quoi? Mon dernier essai pour le compte d'une maison d'édition concurrente!

Je m'ébrouai avec un petit rire sardonique.

01.01.2013

Néanmoins, de retour à la maison, je décidai d'en parler le plus tôt possible avec mes voisins les plus proches pour examiner les mesures à prendre.

Plus tard, la finale de *Stardust memories* en tête, je m'endormis l'esprit tranquille. Dehors, Oscar veillait.

Las Vegas - 15 décembre 2012 - dépêche Orbi

AL QAÏDA A FRAPPÉ: LE CAESARS PALACE EN FLAMMES!

Après l'attentat déjoué in extremis, le 11 septembre 2011, qui avait pour cible Le Capitole, siège du congrès américain, pour commémorer le 10^e anniversaire du 11 Septembre 2001, Al Qaïda al Moutawassi'a – la Qaïda élargie FOL (Front œcuménique de libération) – déjoue le mégaréseau américain de surveillance et pourfend un fleuron de Las Vegas: le fabuleux hôtel-casino, Caesars Palace.

A 9h46 EST – la même heure à la minute près que celle du 11 Septembre –, trois bimoteurs d'occasion pilotés par des kamikazes ont percuté le complexe, détruisant la quasi-totalité des cinq bâtiments. Les trois Piper Aztek auraient transporté du Semtex Plus.

Une première estimation du nombre de victimes avance le chiffre de 1 385 morts, parmi les employés et les touristes.

Un appel anonyme au siège du Nevada Post a revendiqué l'attentat suicide au nom de la Qaïda élargie FOL et déclaré avoir visé un «symbole de la décadence de l'Empire romain américain».

C'est un coup très dur pour le président américain nouvellement élu, qui vient de convoquer une cellule de crise au plus haut sommet.

01.01.2013

CHAPITRE 4

15 décembre 2012

Je traversais le hall de ma maison d'édition.

- M. Thomas! appela une voix.

C'était Andrian, le vieux réceptionniste courtois et érudit, un tantinet fantaisiste, qui s'avavançait vers moi avec son beau sourire et ses rides en entrelacs. Je le saluai avec chaleur et estime; c'était quelqu'un, Andrian.

Féru de Balzac et de Flaubert, il avait choisi de préserver sa gloire des aléas des modes et des contraintes commerciales, et il se délectait de vivre dans son univers peuplé de personnages et d'œuvres littéraires.

Son érudition était fascinante, et quand, en réponse à une situation donnée, il la synthétisait ou l'évoquait par des citations de paragraphes entiers extraits de son anthologie privée, j'en étais immanquablement épaté.

Mais sa marotte, autant passionnée qu'obsessionnelle, était le pastiche. Non pour parodier ses auteurs de prédilection, ni pour les contrefaire, mais pour s'identifier à eux de manière encore plus fusionnelle.

Je m'apprêtais à lui avouer que je n'avais toujours pas eu l'occasion de lire son manuscrit de douze pages à la calligraphie déliée et homogène, un texte à la manière du Nerval onirique, fantasmatique, d'*Aurélia*, lorsqu'il me devança, devin:

- Il ne s'agit pas de ça, M. Thomas. Il y a une affaire plus urgente, commença-t-il de préciser. Et plus motivante, compléta-t-il en plissant ses yeux rapetissés par de grosses lunettes.

Je déchiffrai sans peine l'implicite de ses propos et de sa mimique: souvent, un solliciteur, la plupart du temps de sexe féminin, tenait à me rencontrer. A tout prix! A les en croire, la survie du monde dépendait de mon consentement.

- Ce n'est pas une "enquiquineuse", affirma Andrian.

Au fil du temps, on s'était forgé un lexique codé: un "enquiquineur" s'appliquait à tout journaliste "cultureux" qui m'étourdissait à coups de jargons verbeux, destinés à me soutirer dans mon état comateux un article plein de peps, comme ils disent, qui irait se noyer en fin de compte dans le brouillard suffocant des centaines de pages publicitaires.

- Ni une "agresseuse", appuya-t-il.

La catégorie des "agresseurs" représentait, généralement, des étudiantes en sciences sociales, travaillant sur une recherche quelconque, et qui, généralement, essayaient de taper dans ma bibliothèque, ou d'en apprendre un peu plus sur la part nipponne de mon ADN.

L'insistance d'Andrian m'intriguait; d'habitude, il était

réticent à se porter garant de la plupart de ses congénères.

- Elle est "saine", attesta-t-il solennellement. Elle vous attend dans la cafétéria.

Je contemplai le couloir desservant des bureaux et des salles d'entrepôts, qui aboutissait à la cafétéria, puis déplaçai mon regard sur l'ascenseur:

- J'ai rendez-vous avec Bernardin. A dix heures, invoquai-je en indiquant ma montre.

Il était dix heures moins cinq.

Et Andrian remporta la partie:

- Cette jeune femme m'a dit de vous dire qu'elle allait vous expliquer la cause de son *appréhension*, fit-il d'un ton approprié à la gravité apparente du message.

«Elle est venue!» pensai-je dans un éclair.

Je regardai à nouveau ma montre, le visage débonnaire d'Andrian, l'ascenseur qui clignotait au septième ciel, le dernier, celui de Bernardin, et le couloir.

- Bon, je crois que je vais la rencontrer, fis-je. Merci, mon cher Andrian.

Et je me hâtai vers la porte de la cafétéria. J'entendis Andrian, à qui il arrivait de penser à voix haute:

- Et moi, je crois que je vais me composer une bonne petite pastourelle!

Il est plaisant, Andrian, de me comparer à un chevalier... en rut.

Je franchis la porte.

Elle était là, la bergère de la pastourelle! Attendant debout face à la baie vitrée.

Au bruit de la porte, elle se retourna. Et me sourit derrière de grandes lunettes de soleil. Ses jambes qui dépassaient

d'une tunique ultracourte serrée à la taille par un ceinturon, vinrent à ma rencontre. D'un geste spontané, elle m'embrassa sur la joue.

- Eh bin, nous revoilà, trouvai-je à dire en réussissant à ne pas bafouiller.

- Venez, on sort d'ici, lança-t-elle en me prenant par la main.

Je me sentis comme plongé dans une dimension parallèle hantée par le chant des sirènes. Il me fallait réagir; je détachai gentiment ma main de son emprise:

- Je voudrais bien. Seulement, j'ai un rendez-vous important...

J'indiquai ma montre une nouvelle fois.

- A dix heures.

Il était dix heures pile.

- Non, venez, reprit-elle, c'est moi qui ai demandé à Bastien de vous téléphoner hier soir.

Je fronçai les sourcils:

- Vous?

- Oui, fit-elle à voix basse. Le rendez-vous avec votre éditeur est fictif!

- Mais pourquoi ne m'avez-vous pas appelé vous-même?

- Je ne le pouvais pas, nos communications sont interceptées. Et il fallait que je puisse vous rencontrer à l'abri de toute... surveillance.

«Cette fille est séduisante en diable mais étrange, pensai-je. Hier, c'était *Apocalypse now*; aujourd'hui, *Conversation secrète*. Et demain, on sera en pleine *Conspiracy theory**.»

* *Apocalypse now* et *Conversation secrète*, de Francis Ford Coppola; *Conspiracy theory*, de Richard Donner.

Mes pensées devaient transparaître à la façon que j'eus de détailler son visage, car elle se raidit et dit d'un ton ferme:

- Détrompez-vous, j'ai les pieds sur terre! Par contre, vous, monsieur Thomas, vous êtes à mille lieues de soupçonner ce qui se trame, ni de deviner le rôle qu'on veut vous faire jouer!

Mon sang ne fit qu'un tour et quelques gouttelettes durent jaillir de mes iris. Je me maîtrisai avec effort parce que, en somme, elle me plaisait, et lui dis, un peu paternaliste:

- Si j'étais un romancier, ma chère dont je ne connais pas le nom, vous auriez été ma muse! Hélas! je ne le suis pas et le temps presse. Mes respects!

Je m'inclinai légèrement et pris la direction de la sortie.

- Claire! Je m'appelle Claire! Oui, le temps presse dangereusement, et seule, je suis sans recours, et j'ai besoin de vous. Je vous en supplie, laissez-moi vous expliquer.

Devant la porte, je me retournai.

Elle était irrésistible avec sa courte tunique plissée et ses yeux grands ouverts sans les lunettes qu'elle tenait à la main comme pour me dire: Je suis claire et animée de bonnes intentions.

Je souris et poussai le battant...

- Je vous préviens, vos crises de migraine vont s'amplifier et il sera bientôt trop tard!

Le battant faillit se rabattre sur mon nez.

Je la regardai; elle avait pris d'un pas ferme la direction de la sortie arrière.

Je pris alors conscience des regards posés sur moi. Les quelques personnes attablées dans la cafétéria semblaient fixer un animal curieux. Je reconnus l'une d'elles: Bram Harnow, un auteur pansu de polars grivois dont le héros

01.01.2013

était une inspectrice championne d'arts martiaux, à la boulimie sexuelle de nymphomane.

Il lança en agitant sa main dodue, plus à la cantonade qu'à mon adresse:

- Un morceau pareil, on ne le lâche pas!

Pour appuyer sa sentence, il engloutit une tarte à la fraise
Je ne trouvai pas nécessaire de me justifier.

Après un demi-sourire adressé à tout ce monde, précipitamment quoique avec dignité, j'accourus sur les traces de Claire.

CHAPITRE 5

- Thomas!

Mon regard balaya la ruelle en retrait des artères principales, sur laquelle j'avais débouché à ma sortie de la cafétéria.

Je la vis qui me faisait signe de la vitre arrière d'un taxi en stationnement.

Je ne tardai pas à la rejoindre et grimpai à bord sans un mot.

Claire indiqua une adresse au chauffeur, qui démarra.

- Je pensais que vous conduisiez une moto, dis-je après un silence de quelques secondes.

- Oui, je l'ai garée à plusieurs pâtés de là. Pour semer d'éventuels poursuivants, précisa-t-elle.

Je ne relevai pas son entêtement à vouloir revêtir d'un semblant de cohérence son comportement incohérent. Je ne fis donc aucune remarque. Cela sembla lui convenir puisqu'elle s'absorba à l'ombre de ses lunettes dans la contemplation de l'agitation urbaine.

Je pensai que j'étais un sacré niais de ne pas même lui

demander où elle m'emmenait et de me contenter d'observer son profil séduisant et le galbe soyeux de ses cuisses découvertes bien haut.

Au bout de quelques tournants et carrefours, elle s'adressa au chauffeur:

- Merci, vous pouvez nous faire descendre là.

Elle indiquait un porche en arcade aux pierres vert moussu, surmonté d'une enseigne affichant: «La statue Kô».

De part et d'autre, sur les murs patinés par plus d'un demi-siècle d'existence, des graffitis d'excellente facture, des quasi-peintures dans la mouvance surréaliste pop.

J'eus le réflexe antédiluvien de vouloir régler la note, mais Claire m'avait devancé.

Nous débarquâmes, et elle attendit à l'abri du porche, avec un petit sourire agacé, que j'aie terminé d'examiner de près ces productions intéressantes du *street art*. J'avais décidé de prendre les choses avec désinvolture et de me comporter comme je l'aurais fait dans une situation habituelle. Je cédaï donc à ma curiosité esthétique.

L'une de ces illustrations était une reproduction en trompe-l'œil du porche mais donnant sur un escalier non-euclidien, tels les escaliers paradoxaux d'Escher qui forment le plan de rencontre impossible de deux dimensions opposées où le haut de l'un correspond au bas de l'autre, et que l'on peut monter et descendre sans fin.

Enfin, je rejoignis mon étrange guide.

Le porche réel, lui, donnait sur un long escalier raide, s'élevant dans une pénombre légèrement atténuée à mi-chemin par deux petits néons en applique verticale.

Claire me précéda dans l'escalade.

J'appréciai – en esthète – son absence nature de pruderie.

Elle montait prestement les marches, le bord plissé de sa tunique dévoilant par à-coups un bout de coton perlé blotti entre les deux hémisphères sud de sa croupe rebondie.

Somme toute, sa paranoïa, sûrement vénielle, ne viciait en rien son affriolante sensualité; du moins voulus-je m'en persuader le temps que dura notre montée.

L'escalier comportait une vingtaine de marches...

Le bar-restaurant La statue Kô ressemblait à une galerie de miroirs. Ceux-ci, plusieurs dizaines, de tailles et de formes différentes, recouvraient des murs au lambris bordeaux. Le contraste était saisissant: une multitude de fenêtres brillantes, petites, grandes, carrées, rondes ou rectangulaires, comme autant d'étoiles accrochées à un ciel rouge sombre, réfléchissant de tous côtés les tables, le bar et les bouteilles, et se réfléchissant jusqu'au vertige.

La salle était vide; seul, derrière le bar, s'affairait un type baraqué, que Claire gratifia d'une chaude accolade et d'un «'Jour Pom!», en se penchant par-dessus le comptoir.

Pom me fit un signe amical auquel je répondis.

Apparemment, nous n'avions pas débarqué à l'horaire d'ouverture, mais la complicité évidente de Claire et Pom était notre passe-droit.

Nous nous installâmes à une table en encoignure, dos à la salle. Je constatais que les miroirs qui nous faisaient face à un mètre offraient une vue panoramique du lieu. Je constatais de même que le portillon accédant aux cuisines était très proche de notre table. Bref, je constatais que je réfléchissais comme un conspirateur.

Claire ôta ses lunettes noires. Soudain, tout sembla limpide, familier.

Elle me souriait; Pom nous servit un café chaud aromatisé; la salle était feutrée; la température agréable.

Elle se débarrassa de sa veste fourrée et alluma une cigarette. Décidément, nous bénéficions d'un sacré privilège.

Je sortis alors ma petite pipe d'extérieur et entrepris de bourrer le fourneau.

Entre ses bouffées de fumée, Claire semblait attendre.

- Comment savez-vous à propos de mes migraines? demandai-je pour clarifier cette situation ambiguë. Je n'en ai jamais parlé.

Elle but une gorgée de café, tapota sa cigarette dans le cendrier et dit en gardant le regard baissé:

- Vous en connaissez la cause? La vraie cause?

Je me sentis touché à l'âme et lâchai la bride à une colère froide:

- C'est ça votre jeu? Alternier coquetterie et sadisme?

Je ramassai mes affaires:

- Cette plaisanterie a trop duré, vous m'avez bien eu avec vos airs suppliants.

Je me levai:

- Je vous laisse le soin de la facture...

- Je suis désolée, je sais que vous avez beaucoup souffert. Mais vos migraines ne sont pas une séquelle *de votre accident ni de votre opération à la tête*. C'est venu après! Après! Vous vous rappelez?

01.01.2013

CHAPITRE 6

UN AN PLUS TÔT

Le ciel, ce jour-là, était de couleur océanique caressée par des vagues laiteuses, qui se réchauffaient indolemment à un soleil d'hiver inespéré.

La route filait vers le sud et, à notre gauche, défilaient des habitations bienveillantes à un ou deux étages, au crépi émettant des tonalités de blanc et de jaune, disposées rythmiquement en bord de mer.

La chevelure noisette de ma compagne ondulait au vent frais qui se glissait dans notre coupé biplace.

Nous accomplissions l'une de ces escapades improvisées qui nous dépaysaient de l'ordinaire. De temps en temps, nos yeux souriants se croisaient sans mot dire; le lecteur CD modulait tour à tour des ballades gaiement mélancoliques de Ferrat, Cohen ou Moby.

Au loin, un bruit confus s'amplifia à mesure que nous roulions.

Le coupé allait s'engager dans un tournant bordé par un promontoire dont nous longions la paroi depuis quelques centaines de mètres.

Brusquement, le bruit se précisa et s'exacerba: un mélange de rugissements de moteurs, de crissements de pneus et de hululements de sirène.

A la sortie du tournant, se ruant en sens inverse et sur notre voie, un bolide dément percuta l'avant du coupé.

Le choc fut atroce à cause de sa soudaineté, de son imprévisibilité.

Nos deux véhicules furent éjectés hors de la chaussée, le bolide tamponné aussi au passage par une voiture de police qui suivait, dont je perçus le freinage à mort en même temps que le visage ensanglanté du conducteur fou qui sembla pour une fraction de seconde rouler de concert à mes côtés.

Au cours de ma glissade sur la pente du fossé, mon regard alla de la large brèche sur mon pare-brise au siège passager. Vide!

Un sentiment d'intense impuissance... avant de basculer pieds en l'air dans le double tonneau de ma voiture, et de m'évanouir.

Un peu plus tard, un brin de conscience s'agita à la surface de mon esprit. Les sirènes assourdies des ambulances et des voitures de police, quelques klaxons brefs, le brouhaha de personnes agitées avec par-ci par-là des notes aiguës qui s'en distinguaient, le vent soudain soufflant plus fort, semblèrent entonner à mes oreilles angoissées un requiem.

On m'avait brancardé. Je sombrai à nouveau dans la nuit.

Bien plus tard, je me réveillai à l'hôpital, comateux, le crâne bandé parcouru de pulsations lancinantes.

J'étais resté inconscient quelque trente-six heures. Et trente heures plus tôt, j'avais subi une intervention chirurgicale à la tête. On m'avait retiré une écharde métallique de six centimètres enfouie transversalement dans mes méninges, à l'arrière de mon crâne.

Le chirurgien et deux autres médecins me visitèrent: plus d'hémorragie, pas de séquelles sur le plan nerveux, juste un corps contusionné, deux à trois semaines de convalescence.

Et une âme meurtrie, docteur!

Ils m'avaient annoncé avec beaucoup de retenue la mort de ma femme.

Après leur départ, je pleurai longtemps en imaginant son corps précieux gisant sur la chaussée, puis sur la plaque glaciale de la morgue, et maintenant dans son cercueil enténébré. Loin de moi, sans moi, sans que je puisse rien faire.

Je restai à l'hôpital quatre jours; mon chirurgien tenait à suivre sur place l'évolution de mon rétablissement les premiers jours, «période critique mais maîtrisable» avait-il déclaré sur un ton rassurant. Lui et son équipe allaient soumettre mes facultés sensorielles et cognitives à une batterie de tests, pour confirmer le diagnostic post-opératoire.

Je ne pouvais que m'incliner. Je trouvais réconfortant de me laisser prendre en charge, je n'avais l'énergie ni de réfléchir ni d'agir.

C'est ainsi que les jours suivants, je reçus dans ma chambre la visite de la famille de mon épouse. Je les entendais

vaguement se lamenter et me plaindre, et offrir leurs bons soins. Son père évoqua en marmonnant l'inconscience de ceux qui s'imaginent que les vacances dispensent de la ceinture de sécurité; quelqu'un l'empêcha de développer. Ils me parlèrent aussi de la cérémonie funèbre qui avait eu lieu, sans trop de détails, sans insister. Peut-être parce que je gardais le yeux fixés sur la fenêtre.

Je les aimais bien mais je me sentais loin d'eux et de tout.

Le troisième jour, nous prîmes congé en nous promettant de garder le contact.

Le quatrième jour, je quittai l'hôpital. J'avais en poche une ordonnance et quelques médicaments en bonus.

Jeff vint me cueillir à ma sortie.

Je m'étais pris d'affection pour ce jeune homme futé et débrouillard. A vingt-six ans, il menait son bateau avec obstination, faisant fi des balises et des ports de contrôle. Sans ignorer les nécessités et les contraintes de la vie, il louvoyait comme un vieux loup de mer en maintenant le cap sur sa destination: une île appelée Autonomie.

Dans ce but, il évitait comme la peste les emplois de bureau avec leurs horaires programmés, leur cohabitation imposée et leur hiérarchie de compensation.

Bardé de savoir-faire en électromécanique et en informatique, sa petite réputation s'était progressivement établie par le bouche à oreille et il s'en tirait fort bien avec ses services qualifiés qu'il offrait à des particuliers.

Lui m'avait adopté comme son client de prédilection; moi, comme mon aide de camp intermittent.

- Salut Jeff!

- Salut patron! fit-il en se chargeant de ma piètre valise contenant les débris de vêtements et d'autres objets qui avaient pu être récupérés après l'accident.

Le mot de patron dont il m'affublait amicalement parfois, et par déférence aussi – après tout, j'étais son aîné de treize ans –, ce mot, je le perçus cette fois-ci empreint d'une tristesse retenue: Jeff et ma femme s'entendaient bien.

Nous roulâmes en silence pour quelque temps.

- Comment vont tes affaires? Et Lama, il avance son projet?

Lama était la petite amie de Jeff. Après des études d'art culinaire, elle avait décidé de monter sa propre petite entreprise de restauration rapide indépendante. Elle venait d'acquérir un snack remorque et, en association avec son oncle qui tenait un élevage de volaille et de bovins, elle rêvait déjà à sa "chaîne" de points de vente mobiles, qui proposerait des sandwiches et des hamburgers avec de la viande fraîche nourrie aux graines et au fourrage ainsi que des jus de fruits frais.

- Ça commence à prendre forme, elle t'en parlera, éludait-il comme s'il cherchait à éviter d'évoquer leur situation privilégiée de couple.

Il enchaîna aussitôt:

- J'ai entamé un chantier épatant, il y a deux jours. Des amis ont monté une association qui informe les habitants des zones défavorisées sur leurs droits et les alternatives de développement. Et là, ils veulent passer à un niveau supérieur de communication, alors ils lancent une petite Web télé. Je suis en train de leur installer le plateau.

Son visage se dérida, le mien aussi. Ce petit gars ne végèterait jamais dans une fonction bornée.

Je repris possession de mon appartement situé à la périphérie de la mégapole. Nous l'avions choisi, ma femme et moi, parce que la baie de notre chambre à coucher avait une vue sur un vaste parc verdoyant. Nos matinées au lit étaient splendides.

Jeff resta quelques minutes en ma compagnie; il me semblait que nos paroles se réverbéraient et résonnaient dans un espace clos métallique et nu.

Jeff était parti.

Je commençai ma lente descente aux enfers.

Un peu plus de trois mois plus tard, je reçus un appel qui me causa un vif agacement.

Un neurologue, le docteur O'Zon, m'appela de la part de mon chirurgien. La voix onctueuse, il me déclara que je devais me soumettre au check-up de routine qui s'imposait après une certaine période de convalescence à toute personne qui avait subi un traumatisme crânien.

L'envie me démangea de lui rétorquer qu'il s'y prenait tard puisque je venais de retirer ma voiture du garage après la révision des 10 000 km.

Percevant mon irritation, il insista sur la nécessité quasi obligatoire d'un examen neurologique, mais, en même temps très désireux de me laisser prendre une décision en connaissance de cause, il me pria d'entrer en contact avec le chirurgien, si cela me convenait.

Nous nous quittâmes sur ce compromis, et je téléphonai aussitôt au chirurgien.

- Il est en congé, monsieur, m'annonça la standardiste de l'hôpital. Je vais vous passer sa secrétaire.

- Clinique du professeur Lance, je vous écoute, monsieur (...) Ah! M. Thomas! Comment vous portez-vous? (...) Je suis heureuse de l'apprendre (...) Non, nous n'oublions jamais nos patients, voyons! (...) Oui, je vois, je consulte sur-le-champ votre dossier... Voilà, je l'ai à l'écran, voyons... hum... Absolument, professeur Lance l'a bien précisé: vous devez faire un examen neurologique complet à la clinique du docteur O'Zon! (...) Trois mois, oui, M. Thomas (...) C'est le délai de rigueur (...) Absolument! (...) Il vous l'a sûrement dit, mais vous n'y avez peut-être pas prêté attention (...) Mais c'est très compréhensible (...) Non, le professeur Lance recevra les résultats directement du docteur O'Zon! (...) Absolument, je transmettrai au professeur Lance, dès son retour! Au revoir, M. Thomas (...)

Quelques jours plus tard, je me rendis chez le docteur O'Zon sur rendez-vous.

Sa clinique occupait le quatrième étage d'un immeuble moderne. Après un examen concis et un questionnaire exhaustif, le spécialiste, un personnage arborant une fine moustache et une attitude très pro et antiseptique, décréta la nécessité de procéder à une scanographie de ma tête. Il se leva et je le suivis.

Nous franchîmes un couloir blanc et entrâmes dans une salle hautement équipée, où nous attendaient l'un de ses assistants et une infirmière. O'Zon me pria de m'installer confortablement dans un siège hybride, le produit du croisement d'un fauteuil de dentiste avec un transat de navette spatiale.

Je m'allongeai et ma tête s'encadra dans un repose-tête évidé. L'assistant actionna un appareil à quatre éléments

qui se positionnèrent autour de mon crâne, l'encerclant de quatre côtés.

L'infirmière régla l'inclinaison d'un grand écran métallé ultraplat suspendu à un bras extensible et l'alluma. Pendant ce temps, le docteur O'Zon qui manipulait divers instruments, me vantait les performances inédites du scanner photomagnétique cohérent, une innovation toute récente, qui fournissait en temps réel une image en 3D du cerveau de haute définition. Je l'entendais et sentais les doigts de l'assistant et de l'infirmière qui appliquaient une sorte de pommade sur mon front, mon occiput et mes tempes – pour favoriser la conduction du champ d'ondes photomagnétiques, me précisa le neurologue.

Bientôt, quatre faisceaux bleutés jaillirent du scanner et mon regard se concentra sur l'écran où commençait à se former une image. Fantomatique, grise et plate au départ, elle prit peu à peu de la consistance, du volume et des couleurs. J'étais captivé par le spectacle de mon cerveau qui allait se montrer à son conteneur pour la première fois de notre existence commune.

Derrière moi, le docteur O'Zon commentait l'apparition de ma machine neurale et je supposais que l'assistant et l'infirmière étaient tout aussi pris que moi par ce documentaire en direct, malgré leur attention qui devait être rivée aux commandes du scanner.

Moi, je découvrais mon encéphale avec ses deux hémisphères aux circonvolutions boudinées et ses sillons frontaux délimitant les quatre lobes, son no man's land médian traversé par des ponts qui reliaient les hémisphères, son cortex gris coiffant le cerveau, son cervelet et son tronc cérébral qui semblait en sortir comme une queue de che-

val, ses artères irrigatrices, son trio de méninges sous l'os crânien...

La voix continuait, lénifiante: «Aucune trace d'hématome sous-dural qui se manifeste parfois longtemps après un traumatisme, comme vous pouvez le constater (zoom avant) dans les espaces sous-dural et sous-arachnoïdien. C'est net, parfaitement net (zoom arrière, vue globale et rotation panoramique), un beau cerveau, M. Thomas. On en a terminé!»

Tout compte fait, cette séance avait été une expérience très intéressante, agréable même. Le docteur O'Zon et son assistant me raccompagnèrent à la porte. Je lui trouvai, après réflexion, une vague ressemblance avec l'acteur britannique Alec Guinness dans *Le pont de la rivière Kwai*; plutôt sympathique.

Je quittai la clinique.

Quatre mois plus tard, je décidai de changer de domicile. J'achetai une nouvelle maison à la montagne et me remis à l'écriture.

Mon éditeur en fut soulagé.

Le souvenir de ma compagne était toujours vif; je revivais avec plaisir nos tendres moments d'amour, de complicité, de partage et d'espièglerie.

La scène éprouvante de l'accident s'estompait; je l'avais classée, et non remise, dans la catégorie des catastrophes naturelles, sans cesse possibles. Cet événement aléatoire venu semer le chaos dans une harmonie, le désordre dans l'ordre apparent, ne l'était pas plus ni moins que le déroulement "normal" de la vie. Le hasard révoltant qui semblait le

régir était du même ordre que le hasard paisible, quotidien, qui semblait gouverner notre vie. Et s'il paraît insensé, on finit par comprendre qu'il est autant probable que l'autre qui nous paraît significatif, compréhensible, parce que nous pensons l'avoir dompté.

Je fus pénétré de l'absolue vanité de notre existence et j'en retirai un apaisement remarquable, celui que peut éprouver le combattant d'une cause juste – comme de protéger les siens d'une agression inique – lorsqu'il se jette dans la mêlée du combat tout en sachant qu'il a autant de chances de tuer que d'être tué.

L'Ecclésiaste occupa longtemps mes longues et solitaires veillées de lecture.

Ma première crise de migraine atypique se déclencha alors que je venais de m'installer dans ma nouvelle demeure. Passé l'instant de stupeur, j'établis forcément le lien avec un hématome ou un autre traumatisme crânien que le check-up high-tech de O'Zon n'avait pas décelés. Mais, à part la secousse de frayeur, je n'éprouvai ni vertige ni nausée; mes cinq sens étaient intacts; bref, je me sentis normal. Et je décidai de ne pas ruminer ce symptôme passager.

Le surlendemain, un second accès tout aussi imprévisible me surprit au volant de ma voiture. Je ne perdis pas le contrôle mais je me garai quand même en double file, en prévision d'une complication. Et je restai assis pour le cas où je perdrais connaissance. Cette fois encore, après la crise, je ne ressentis aucun changement notable de mon état normal. Alors, j'éclatai en colère et téléphonai à O'Zon.

Sa réaction fut un modèle de calme et de confiance olym-

piens. Il m'informa avec un luxe d'explications que cette affection était une forme rare de migraine, dont la cause était généralement d'ordre émotionnel, que l'on pouvait considérer comme «le ressac d'un choc très perturbateur, mais qui – les observations et les études le prouvent – disparaissait sans médication un à deux mois après son apparition, je vous l'affirme. Prenez-le du bon côté: les crises sont très brèves et elles s'espaceront de plus en plus avec le temps; de plus, vous n'avez pas à suivre de traitement. D'ailleurs, je suis tellement convaincu de votre complet rétablissement – je viens, là, de réexaminer votre dossier – que je ne vous demanderai absolument pas de vous soumettre à une nouvelle consultation. C'est vous dire combien je suis sûr de mon diagnostic. Voilà, vous savez tout. Vous êtes rassuré, M. Thomas?»

Je le fus quelque peu. D'autant que des klaxons rageurs m'intimaient l'ordre de dégager la chaussée devant un trafic qui s'intensifiait à l'approche de l'heure de pointe. Je raccrochai.

Les accès n'étaient pas invalidants; dix à quinze secondes de gêne douloureuse. Je finis par m'y habituer; de plus, leur fréquence diminuait: deux à trois accès la première semaine, un ou deux par la suite. D'après la prévision du neurologue, j'en avais encore pour un mois. En tout cas, je m'étais fixé comme délai la mi-janvier avant de consulter un autre spécialiste.

CHAPITRE 7

Alors, que voulait insinuer Claire avec ce «après»?
J'étais debout devant elle.

- De toute évidence, lui dis-je en la dominant de ma taille, vous êtes bien renseignée à mon sujet. Vous ne me l'avez pas encore dit explicitement mais je devine que vous êtes une journaliste. Vous n'avez pas de scrupules quand il s'agit de fouiner dans une vie privée ou de déstabiliser par votre comportement irrationnel ceux que vous avez condamnés à être les "sujets" de vos articles, pour ne pas dire de vos caprices. Seulement, vous êtes mal tombée, je ne suis pas une "célébrité" et surtout je...

- Savez-vous ce qu'est le DBS?

- ... je ne... Quoi? Quel rapport? fis-je en rassemblant mes neurones exaspérés. La DBS? Que vient faire la DBS avec ma migraine? Je vous renvoie la balle: Savez-vous ce qu'est le PBS? Hé, ma parole, vous divaguez, ma chère Claire!

Elle me fixait d'un regard où je surpris un flottement.

Moi, je la regardais avec des yeux furieux. Il fallait que je

me retire mais je ne savais pas comment.

Et puis, ses yeux se plissèrent et elle porta la main à la bouche pour réprimer un rire. Je haussai les épaules et lui tournai le dos. En passant devant le bar, j'adressai un signe d'excuse à Pom.

- Deep Brain Stimulation, me lança Claire de son coin. La stimulation cérébrale profonde, Thomas! Je vous en prie, écoutez-moi jusqu'au bout!

Elle s'était levée pour me rejoindre.

Provenant de l'escalier, un bruit confus se fit entendre au même instant.

- Claire, ils viennent! avertit Pom sourdement, les traits durcis.

Je jetai un coup d'œil sur le petit écran de télé-surveillance à l'extrémité du bar: des hommes en tenue sombre envahissaient l'escalier.

Les pupilles de Claire s'affolèrent:

- Comment ont-ils...? Thomas!

Elle avait les nerfs à vif:

- Sotte, triple sotte! Votre mobile! Vous l'avez sur vous! Vite, suivez-moi!

Elle m'agrippa la main avec une vigueur insoupçonnée.

J'étais complètement dépassé. Ecartelé entre Claire qui me tirait d'un côté et la force d'inertie de mon incompréhension.

Le fracas de la porte rabattue avec violence contre le mur suivi du crépitement des bris de glace tranchèrent à notre place.

Claire me lâcha. Elle s'élança vers la cuisine tandis que Pom s'interposait devant les assaillants, entravant de sa masse leur ruée.

Du côté de la cuisine, le portillon oscillait encore après le passage en trombe de Claire. Soudain, deux bolides me heurtèrent sans ménagement et s'engouffrèrent à leur tour dans la cuisine, transformant le portillon en un métronome dément.

Je suivais son va-et-vient qui masquait et démasquait l'intérieur dallé et blanc de la cuisine et le dos des poursuivants de Claire qui disparurent derrière une porte.

Je me sentis furieux contre moi-même et me morigénaï: «Bordel! je l'ai bien cherché en me laissant mener par le bout de mon...»

- Je vous félicite, M. Thomas!

Le timbre de la voix était grinçant et l'haleine qui la suivit apporta des exhalaisons de fange à crocodiles. Mais ses paroles me propulsèrent très loin en arrière dans le temps quand un surveillant du cycle complémentaire m'adressa ses félicitations tout en me collant sous le nez une note de sanction, m'initiant du même coup à l'art subtil de l'ironie.

Je me tournai vers le surveillant. Derrière, Pom, qui n'avait pas opposé de résistance, se laissait menotter. Mon vis-à-vis, lui, un grand type dégingandé, sortit une carte qu'il brandit au-dessus de mon front.

- Inspecteur Cloritz, du BLAT! fit-il en faisant grincer ses mandibules carnassières.

Pour dissiper ma consternation, il précisa:

- Brigade de lutte anti-terroriste!

C'était le coup de grâce! Je m'étais empêtré dans de sales draps!

Mes lèvres ne se desserraient pas, Pom avait été emmené et deux malabars montaient la garde. Cloritz me scannait

sous ses paupières de saurien.

- M. Thomas, dit-il...

«Bien sûr qu'il connaissait mon nom, me tapai-je à la tête, ces gens-là savent tout!»

- M. Thomas, je sais que vous vous sentez quelque peu... déboussolé, s'inquiéta-t-il en exhibant un sourire qui se voulait humain. Si nous nous asseyions... j'essaierai d'éclairer votre lanterne.

- J'en ai bien besoin, trouvai-je à dire.

- Un verre d'eau?

Il fit un signe à l'un des vigiles, et me dit:

- M. Thomas, je vais répéter ce que je vous ai dit: Je vous félicite...

J'attendis la suite avec une fébrilité toute intérieure. D'abord recouvrer mes esprits, ensuite je pourrais me défendre avec vigueur. Et retrouver mon bureau et mon essai.

- Je vous félicite d'avoir conservé votre sang-froid! Vous n'avez pas tenté de contrer notre intervention. Et vous avez bien fait! De cette manière, vous éliminez toute suspicion de notre part.

Mon surveillant semblait avoir beaucoup amélioré son procédé de rhétorique, depuis l'époque. L'ironie, s'il y en avait dans les propos de l'inspecteur, se tapissait sous de nombreuses couches de fard.

Cloritz leva son verre d'eau, je fis de même.

- Vous et moi, M. Thomas, nous sommes des êtres sains, comment disait-on? des... citoyens vertueux, c'est ça! Respectueux de l'ordre et du bien-être collectifs.

Je déglutis ma gorgée d'eau en silence, puis demandai:

- De quoi accuse-t-on Cla... cette femme?

Cloritz redressa le buste en étalant ses bras à l'horizontale:

- M. Thomas, à quelle catégorie de personnes s'intéresserait un organisme tel que le BLAT?

Sa question resta sans réponse car il venait de prêter l'oreille aux chuchotements d'un agent penché au-dessus de son épaule.

- Mmmmh! parfait! fit l'inspecteur Cloritz.

Il déploya sa longue taille:

- Je vous remercie de votre collaboration, M. Thomas. Vous savez que vous pouvez toujours compter sur nous. Et nous sur vous, ajouta-t-il avec un clin d'œil à fleur de marécage.

Il se dirigeait vers la sortie quand je me levai. La question me brûlait les lèvres:

- Inspecteur, vous l'avez arrêtée?

Il se retourna à demi, portant à l'oreille un portable à antenne que lui avait remis son subordonné. Il hocha la tête en me scrutant, et ils s'en allèrent.

La statue Kô était déserte. A part moi, et les dizaines, les milliers d'autres moi qui se regardaient de miroir en miroir.

01.01.2013

Océan indien - 15 décembre 2012 - dépêche Orbi

TSUNAMI APOCALYPTIQUE: DES VAGUES DE 20 À 25 MÈTRES DÉFERLENT SUR LES CÔTES DE L'OCÉAN INDIEN!

A 23h10 (heure locale - 16h10 TU), une première vague de 25 mètres de haut s'abat sur les côtes nord-ouest de l'Indonésie. Mais les eaux déferlantes ne rencontrent que des régions en majorité évacuées.

En effet, trente-deux minutes plus tôt, à 22h38 (heure locale), l'Agence indonésienne de sismologie et le Centre américain de veille géologique, ayant enregistré une activité sismique de 9,7 sur l'échelle de Richter, au large de l'île de Sumatra, avaient lancé l'alerte et donné l'ordre d'évacuation vers les hauteurs de l'archipel indonésien. Les effroyables conséquences du 26 décembre 2004 de triste mémoire ont pu ainsi être évitées.

A 23h22, le raz-de-marée inonde le Golfe du Bengale et le Sud de Sumatra et de la Malaisie, dont les zones habitées avaient été évacuées.

A 00h07, heure de la publication de cette dépêche, la Thaïlande, la Birmanie, l'Inde et le Sri Lanka, étaient heurtés par des vagues de 20 mètres de hauteur. Là aussi, l'ordre d'évacuation a pu être suivi par la majorité des populations.

Mais d'ores et déjà, les autres pays concernés ont pris les mesures appropriées pour empêcher la réédition du désastre de 2004.

Le gigantesque bras de fer tectonique entre les plaques indienne et eurasienne n'a pas fini d'épouvanter cette région de la Terre.

CHAPITRE 8

Je composai le numéro de Jeff.

- Jeff!

- Salut Thomas!

- Ecoute, une question simple... Je ne te dérange pas?

- Mais si, patron, comme d'hab! Je t'écoute...

Je déambulais dans ma terrasse depuis une vingtaine de minutes pour relâcher la tension nerveuse de la matinée. Oscar était en train de dévorer ses croquettes à la viande et aux légumes. Le soleil avait abandonné la partie face à l'offensive concertée de gros nuages et une brume se répandait au loin, à mi-hauteur des flancs montagneux, voilant l'horizon. La mégapole avait disparu.

- Je vais essayer de formuler ça de manière potable, dis-je à Jeff. Toi, le branché technique, tu vas pas te moquer de ton aîné, OK?

- D'acc!

- On sait tous qu'on peut mettre sur écoute un téléphone, fixe ou portable, mais dans le cas du portable, comment

A suivre...

A suivre...

A suivre...

01.01.2013

CORRECTION ET MAQUETTE: JOHNNY KARLITCH

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SAINT PAUL
JOUNIEH - LIBAN

1^{ère} édition 2012
ISBN 978-9953-0-2412-7
